

Le revolver de la passion

Nélida Piñon

Volume 36, numéro 1 (211), février 1994

Brasilittéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piñon, N. (1994). Le revolver de la passion. *Liberté*, 36(1), 163–171.

NÉLIDA PIÑON

LE REVOLVER DE LA PASSION*

Née en 1935 à Rio de Janeiro. Maîtrisant un style dense et intimiste, Nélida Piñon a déjà publié une dizaine de contes, de romans et de nouvelles. Ses contes font partie des principales anthologies parues tant au Brésil qu'à l'étranger. Traductions en français : *A Força do destino* (1980 ; *La Force du destin*, Édition des Femmes, 1987), *A casa da paixão* (1973 ; *La Maison de la passion*, Édition des Femmes, 1987), *A república dos sonhos* (1984 ; *La République des rêves*, Édition des Femmes, 1991).

Je sais que j'ai eu tort, mais ne quitte pas maintenant. Je croyais que c'était ta faute. Tu m'as regardée d'un regard tranchant. Je me suis sentie lacérée, pas comme les autres fois où tu m'as coupée et je n'ai pas souffert. Bien au contraire, la chair me souriait alors et je te laissais me posséder, parce que la chair était mon âme.

Je te supplie de comprendre ma jalousie ; c'est elle, insatiable et impatiente, qui m'interdit de libérer ton corps aux corps ennemis. Et qui me conseille de te tuer. Mais de te tuer avec une minutie d'orfèvre, traçant mille dessins dans ta chair, afin que, même mort, tu quittes ce monde orné de mon stigmaté.

* Tiré de *O Calor das Coisas*, Rio, Francisco Alves, 1989.

Mon Dieu, je sais que j'ai promis de me contrôler. De ne plus te suivre. De te laisser vivre ta vie. Mais quelle espèce de vie serait-ce si je n'en occupais pas la meilleure place ? Comment peux-tu croire que je supporte de te voir engloutir la vie avec ta bière, sans que je passe moi-même par ta bouche, t'embrasse, te lèche, pendant que tu souris, lié à la terre, parce que je suis ton humus, ton sperme, ton membre, je suis toi ?

Non, ne proteste pas, c'est ainsi que tu me désires, bien que, sauvage, je te fasse peur et menace ta liberté. Mais voudrais-tu que je ne sois sauvage que dans ton lit ? Alors que, dans la vie, tu exigerais que je sois attachée par tes propres mains ? Mais moi, je me révolte. Ou tu m'appartiens, ou je te tue. Non, je ne veux pas te tuer. Comment pourrais-je vivre sans ta gaieté, sans ta manière de te réveiller, juvénile et joyeuse ? Je te prends dans mes bras, je suis si anxieuse, perdue dans ma passion. Tu te moques de moi, tu dis que je ne changerai jamais, mais tu es rempli d'orgueil, tout comme je te remplis de légendes. Je te pare de récits que personne, sauf moi, n'a pu lire en toi. Toi seul connais le poème que je ferai demain, la parole que je perdrai dans l'avenir si tu m'échappes maintenant. Je ne t'autorise pas à me quitter. Tu m'entends ? Je t'interdis d'aller et venir sur terre, d'avoir un futur dans lequel je ne serais pas entièrement présente.

Ah, mon corps bien-aimé, je te désire. Je te désire plus que lorsque nous nous perdions dans le lit qui est nôtre depuis deux ans. Une agonie que je recueille avec ma bouche et que je mâche avec mes dents. Je te mâche, je te mange, je te déchire, tout comme toi tu me déchires, tu m'injures et tu m'aimes. Parfois, je pense que tu ne m'aimes pas assez fort, que ton corps est moins vigoureux que le mien. Le mien se perfectionne grâce à l'amour. C'est l'amour qui me pousse à triompher du

sommeil et à te réclamer de l'amour, encore et encore, alors que tu ne peux plus m'en donner ; tu es épuisé, abattu, faible, sénile. Non, relève-toi, mon amour, et recouvre-moi tout entière ; je veux que tu m'anéantisses ; je suis une mine africaine, dont tu dois toucher le fond et, dans l'obscurité, palper la richesse, scruter l'affliction, avoir peur. Peur de mes ténèbres, peur de mes poils, peur de ma sueur et de mon odeur.

Allez, lâche que tu es, reviens vite. Je ne veux plus perdre le spectacle de cet amour qui chaque jour m'abat davantage, car c'est ainsi que je mâche un peu de sa nourriture. Et si je t'écris, c'est pour que tu m'écoutes et que tu saches que tu n'es pas libre. Parce que, où que tu sois, je te suivrai. Mon corps identifie ton odeur, aigre-douce le matin. Combien de fois ne t'ai-je pas lavé le sexe et toi, tu t'es laissé caresser comme si mon devoir avait été de te rajeunir chaque jour. Qui, mieux que mes mains sacrées, connaît ton secret, les palpitations de ta chair, la manière ferme et aveugle que tu as de te redresser et de venir à moi ? Ne crois pas être libre, ta vie ne t'appartient pas. Ta vie m'appartient, parce que je me suis perdue en toi, dans chaque mot que tu as dit et qui m'a conquise.

À quoi sert que tu m'épargnes aujourd'hui des vérités crues, simplement parce que tu me crois incapable de les supporter ? Si tu veux proclamer que tu ne m'aimes plus, je t'écouterai. Je t'écouterai en hurlant, en hurlant si fort que tu croiras tes propres mots sortis de ma bouche et destinés à toi. Tu te sentiras perdu, abandonné, sans mon amour. Tu sentiras dans ta propre chair la perte de l'unique amour, unique, parce qu'il est unique au moment unique où il est vécu. Et tu te jetteras sur le lit et, nu, splendide, tu m'attireras à toi en disant : ne veux-tu pas être mienne encore une fois, pourrais-tu survivre sans la jouissance, seul voyage atlantique que

nous vivons et qui nous fait naufrager ? Étourdi que tu es, tu as oublié que si tu es la barque qui a besoin de l'eau, moi je suis l'eau dans laquelle tu plongeras sans direction, sans carte, puisqu'il n'y a pas de carte pour l'amour, mon amour.

Tu ne sais donc pas que tu m'aimes, que tu m'aimes plus que tu ne l'imagines ? Que tu m'aimes, même sans le secours de ta conscience ? Et si tu ne m'aimes pas avec la passion de mon amour, je t'apprendrai à m'aimer à nouveau. Je ne te demande pas du temps, des jours, des heures. Je suis femme des longues stations. Je serai l'été quand tu exigeras de la chaleur. Non, ne te moque pas. Et ne viens pas m'exiger des théories féministes. Je les ai toutes prêtes pour la vie ; je commence à peine à dominer un vocabulaire que toi seul connaissais auparavant. Que peut donc m'offrir de plus une idéologie, si ce n'est le droit de m'abandonner à l'extravagance et exiger l'amour que je sais mien ? Je t'en prie, cède-moi ton temps. Cède-moi à nouveau ton corps. Au lit ou dans la nature à l'état pur, ou dans le bar où tu te trouves en ce moment. Où j'arriverais et où l'on ferait tout de suite l'amour, avec mon regard perçant. L'amour, ça se fait au coin de la rue, au milieu de la foule. Je ne t'aime pas seulement avec l'impétuosité de la chair. Je te veux aussi lorsque ma bouche est distante et qu'elle parle de toi, qu'elle prononce ton nom. Ton nom est mon acte d'amour. Ton nom est le spasme dont souffre mon sexe.

Ah, mon amour, j'ai eu tort hier soir. Mais à quoi bon confesser mon repentir, si je ne le fais que pour te distraire et te posséder à nouveau ? Si, bientôt, je recommencerai et, un jour prochain, tu me verras perdre la raison à cause de ta possible perte ? Alors, je ne mesurerai pas mes mots, je ne contrôlerai pas la violence de mon corps lorsqu'il sera menacé. La vérité est que ta perte me menace. Ta perte est une sentence de mort. Une

mort que je ne supporte pas et ne permets pas. Tu as le devoir de m'aimer, de rester dans mon lit, dans ma vie, dans ma mémoire. Dans la mémoire qui projette tes milliers de portraits, tirés au long de la vie qui nous a liés avec des cordes et des fils de fer.

Je sais que tu hais ces confessions qui évoquent le temps révolu, sans quai ni ancre pour t'agripper. Mais je parlerai jusqu'à ce que mes sanglots te proclament. Tu es mon prisonnier et je suis le cachot, dans lequel je suis ensevelie par la force de l'affection. Mais que dis-je ? Affection ? Ah, mon bien-aimé, je t'ai déjà désiré la première nuit. Tu n'as pas le droit d'oublier, même si tu ne veux pas me voir reproduire des exaltations que, peut-être, tu n'éprouves plus aujourd'hui. Mais je ne suis pas que la mémoire, je suis aussi la dispersion. Car chaque fois que je me souviens des nuits sans fin, je les défais afin de croire qu'elle n'ont pas existé. Elles n'ont pas existé parce qu'elles ont été insuffisantes ; aujourd'hui, j'exige d'autres nuits, que nous nous offrirons dès que nous aurons surmonté l'amertume qui nous sépare aujourd'hui.

Tu m'as embrassée dans l'oreille, t'en souviens-tu ? Ta langue me parlait sans sons, chaque mot en silence était le travail de ta langue qui révélait le véritable langage de l'homme. Ce que je relate ici n'est peut-être qu'un inventaire de ma vie, pas de la tienne. Refuses-tu d'entendre parler de ton corps qui s'est révélé en moi jusqu'à l'aube ? M'interdis-tu de dire que la vie a surgi en toi parce que la vie surgissait aussi en moi ? Pourquoi ne pas admettre que tu m'aimes, que tu veux me perdre par dépit, à cause de mon arrogance, uniquement parce que je proclame ton amour sans en mesurer les conséquences ; parce que je te fais perdre du temps avec des explications qui te tourmentent ; parce que, avant même que tu me dises combien tu m'aimes, je suis déjà à tes

pieds, te disant que c'est moi qui t'aime, mieux et plus fort.

S'il te plaît, jure que tu reviendras, jure sur ton honneur que tu n'appartiendras qu'à moi. Si tu refuses, je me vengerai, je me donnerai à ton ennemi, j'inviterai ton adversaire à consommer ma chair avec un couteau et une fourchette et à divulguer aux amis, de façon à ce que tu le saches, le goût de sel qu'a ma peau et combien ma sueur est encore imprégnée de ton odeur.

Non, je ne suis pas folle. Je ne suis qu'une femme capable de lutter pour que tu reviennes. J'engage la terre entière dans cette dispute, j'y engage mon futur, et le tien aussi. Ce que je ferai, tu devras le faire aussi. J'ai en moi assez de haine pour nous deux, et si j'ai en moi assez d'amour pour nous deux, je ne veux pas que ce soit ainsi. Mon amour, qui est si grand et me suffoque, exige le tien pour se nourrir de sa propre exagération. Je t'aimerai jusqu'à la fin de ma vie. Et ma vie, mon amour, sera courte si tu ne reviens pas. Elle sera si courte que tu en auras peur. Car tu ne sauras jamais si je me tue, si je te tue, si je nous anéantis tous les deux dans la même tournée d'alcool.

Et rien ne sert de fuir, je te retrouverai. Rien ne sert d'aller à São Paulo. De simuler un voyage à Petrópolis, alors que tu te réfugies à Bahia. Mes chiens de chasse t'ont toujours retrouvé. Tu finissais par en rire, même si ton cœur était plein de pierres et de branches sauvages. Tu me disais : ta démente est la semence la plus saine de ton corps. On riait ensemble et nous rions encore souvent, je te le promets.

Écris-moi vite, même si tu n'es pas chez toi lorsque cette lettre arrivera. Écris-moi d'où que tu sois, parce que, où que tu sois, je suis sûre que mon absence te meurtrit si fort que tu dois déjà être en train de venir à ma rencontre, ou que tu as déjà pris ton stylo pour

m'écrire les mots justes. Si tu ne veux pas trop penser, dis ce que tu as dit la dernière fois, tes mots de feu sont encore dans mon cœur : je t'ai aimé avec la ferveur des grandes stations humaines, je t'ai aimé avec la contorsion de la mort, aimé avec la peur de te perdre, mais aujourd'hui permets-moi de t'aimer avec l'impulsion de la vie sauvage, dérégulée, sans autre modèle que celui de l'amour lui-même.

Ce billet, je l'ai gardé collé sur ma poitrine pendant longtemps. Tu protestais, c'est ridicule, jette-le, ou au moins cache-le dans un endroit où il ne pâtira pas de ta chaleur de louve affamée. Mais je suis ta louve, t'ai-je dit en riant pour que tu ne me prennes pas au sérieux. Cela ne servait à rien de te tromper. Tu as toujours redouté ma faim. Une faim qui me poussait à te mordre, à glisser sur ton corps chaud alors que tu étais déjà mort, sans élan, et moi je te voulais encore agonisant. Il a pourtant suffi que je te soupçonne de me trahir à cause d'un regard destiné à une autre, pour que j'arrache le billet de ma poitrine et que je le mange, devant toi, devant tes amis, pour t'humilier.

Tu as essayé de les distraire. Tu m'as suppliée, ne luttons pas dans une arène qui n'est pas la nôtre. Je n'accepte le combat que dans la chambre qui a consacré notre amour. Tes mots me sont allés droit au cœur. Tu es toujours lâche quand tu me vois audacieuse. Tu me séduis afin que je m'apaise. Et tu lances la corde pour te soustraire aux tempêtes et te sauver vers le destin de la passion.

C'est vrai, je sais que je te fais peur ; tu insinues que pour moi le lit est le commencement et la fin de la vie, et que ton corps est l'évangile sur lequel se construisent les mots qui vivent en moi pour la première fois. Si c'est vrai, prends-moi comme je suis. Cède à ma volupté. Accepte de vivre avec une femme perdue dans le péché

d'amour. Ah, diras-tu, toi aussi tu parles de péché. Oui, j'en parle, je le commets, je le vis, je le dévore et je le veux. Pourquoi cela t'importe-t-il ? Le péché, c'est ta bouche, ton sexe, ta poitrine, tes poils, ton front qui se fronce quand tu vas crier de plaisir. Quoi ? Tu voudrais que je n'aie jamais vu ton visage quand tu m'aimes, uniquement parce que, perdue d'amour, je devrais être absorbée par mon propre plaisir ?

Ingénu, sot, amant bien-aimé, qui se perd en moi avec la même inconséquence avec laquelle il s'est déjà perdu dans d'autres. Ton plaisir est-il donc si facile et l'achètes-tu de manière si volage, uniquement parce qu'il vient à toi abondant, sans autre sacrifice que la perte de quelque énergie ? Je te hais et je te condamne à l'enfer. Je ne veux plus te voir, ne viens plus frapper à ma porte, à genoux, avec des miettes de pain entre les doigts.

Et rends-moi les billets que je t'ai écrits lorsque mon corps se vidait à cause de ton absence. Mais, je t'en prie, ne me rends pas l'amour que tu as encore pour moi. Parce que je sais que tu m'aimes. Tu m'aimes plus que tu ne le sais. Et si tu ne le sais pas, je suis là pour te le rappeler. Tu n'appartiendras jamais plus à une autre femme. Tu n'oseras plus t'occuper d'une autre, à tel point que tu ne te lèveras plus de table lorsque j'entrerai, que tu ne me donneras plus le bras pour qu'ensemble nous sortions dès que je t'aurai envoyé mes signaux.

Rappelle-toi ce que je t'ai dit un jour. Tu seras mien jusqu'à ce que tu ne saches plus aimer, jusqu'à ce que ton corps, vieilli, ne puisse plus répondre à la mémoire de notre amour, car même alors, je serai à tes côtés et je t'aimerai, je te rappellerai en détail l'exaltation que nous sentions, le sel que nous jetions sur nos corps afin d'exhaler l'essence qui nous volatilisait, mais qui nous prenait aussi à la terre, pour vivre avec la chair un rituel

illuminé, nos peaux recouvertes de feuilles, de mousses et d'araignées.

Ah, mon bien-aimé, reviens vite, avant que d'autres lettres ne te persécutent et que la vie ne devienne difficile pour nous deux. Ou faut-il que, pour les gens de notre espèce, la vie soit toujours rude, archaïque, perplexe, face aux pressions de l'amour ? Aimer est un des traits des gens comme nous. Tu me l'as dit et je t'ai cru. C'est vrai, aimer a le goût de la marée, le temps de la marée, aimer, c'est être là où la marée ne se trouve pas encore pendant qu'elle exécute son agonie dispersée entre les différentes régions de l'océan.

Reviens, car je t'attends. Et si tu reviens, reste toujours avec moi. Je ne promets pas d'être sage au point que tu puisses vivre l'amour avec douceur. Je ne suis pas bienveillante, mais je suis vivante, vivante pour t'embrasser, aller si loin dans ton corps qu'en fermant les yeux nous soupirerons de manière telle que tu ne m'entendes pas, de manière telle que moi aussi, avec ma voracité, je ne puisse d'un seul coup envahir ton énigme. Demain je t'écirai ; une fois de plus, je capitule face à mon amour.

Traduit du portugais par Florence Maestri